

Zeitschrift: Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne
Band: - (1995)
Heft: 1-2

Artikel: Les dessins du jésuite Florian Paucke en Amérique méridionale
Autor: Duviols, Jean-Paul
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-870458>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 17.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LES DESSINS DU JÉSUIITE FLORIAN PAUCKE EN AMÉRIQUE MÉRIDIIONALE

Les documents graphiques que l'on peut voir dans l'œuvre de Florian Paucke, tant par leur conception que par leur réalisation, sont aux antipodes d'une illustration d'agrément n'ayant que de lointains rapports avec le texte, telle qu'on la trouve fréquemment dans les livres illustrés du XVIII^e siècle. Ils révèlent, par leur souci d'authenticité, par leur précision et par leur contenu documentaire, une intention didactique. Par ailleurs leur naïveté bien maîtrisée, leur confèrent un charme rare. On peut dire que les illustrations ethnographiques du «codex de Zwettl» annoncent celles des grands voyages scientifiques du début du XIX^e siècle. Elles leur sont même supérieures, non pas par la technique du dessin, mais par leur diversité encyclopédique, parce que l'observateur a été «immergé» dans son sujet pendant de longues années, et enfin parce qu'il s'agit d'un testament original d'une expérience unique. Un tel ensemble ethnographique n'a pas d'équivalent au XVIII^e siècle, du moins pour ce qui concerne l'Amérique.

Dans le manuscrit du père jésuite Florian Paucke (connu sous le titre de codex de Zwettl)¹, le texte et l'image sont étroitement liés, et il est difficile de savoir lequel de ces deux éléments informatifs a précédé l'autre.

Le texte décrit, explique et commente une image, volontairement synthétique et didactique, mais qui révèle aussi un souci de composition artistique. Ces dessins, dont certains sont coloriés, se révèlent assez proches de ce que seront les tableaux de mœurs

1. C'est à Neuhaus, en Bohême, que Florian Paucke rédigea son volumineux ouvrage sur les Mocabis, entre 1773 et 1780, date de sa mort. Paucke confia son manuscrit au prier du couvent cistercien de Zwettl (Autriche), le Père Placide Assem, qui en fit faire une copie, qui par la suite a été revue et corrigée par Paucke. Le manuscrit original a disparu. C'est cette copie qui se trouve aujourd'hui dans la collection de manuscrits du monastère sous le n° 420.

de l'époque romantique, tout en conservant la rigueur du document ethnographique.

On ne peut pas dire qu'il s'agisse d'une innovation, bien que les exemples antérieurs soient fort rares. En effet, pour ce qui concerne le continent américain, l'œuvre de Hans Staden parue à Marbourg en 1557, a bien des points communs avec celle de Florian Paucke. Les gravures sur bois qui «soutiennent» le texte et le complètent, participent de la même intention didactique. Une différence toutefois — et elle est d'importance —, c'est qu'il n'est pas certain que les gravures (ou les dessins qui les ont inspirées) soient de la main de Staden. Il faut citer aussi deux autres précédents remarquables — toujours au XVI^e siècle —, que constituent les œuvres de John White en Virginie et de Jacques Lemoyne de Morgues en Floride.

L'œuvre de Paucke est cependant beaucoup plus complète et aussi plus originale que celle de ses rares prédécesseurs. En effet, il a séjourné de longues années chez les Indiens Mocobis, en contact permanent avec un groupe humain qu'il avait mission d'évangéliser et de «civiliser». Il serait sans doute mort au

Il comporte 1146 pages sur des feuilles de 22,1 x 16,2 cm. Les dessins sont de la main de Paucke. Ils ont été partiellement coloriés. Leur dimension originale est de 12 x 15 cm. Ils sont au nombre de 104 : 34 consacrés aux mœurs et aux costumes, 333 à la faune et 37 à la flore. Les premières éditions en langue allemande étaient incomplètes ou résumées: — *P. Florian Pauckes's Reise in die Missionen nach Paraguay und Geschichte der Missionen St. Xavier und St. Peter...* Wien, 1829. — *P. Florian Baucke (sic), ein Jesuit in Paraguay (1746-1766)*, 1870. (Avec quelques dessins). — *Missions Bibliothek. P. Florian Baucke (1749-1768)*, Friburg, 1908. Avec 25 dessins et une carte. — *Zwettler Codex 420 von P. Florian Paucke S. J. Hin und Her hin füsse, und vergnügt, her bitter und betrübt, Dast ist: Treu gegebene Nachricht durch einem im Jahre 1758 aus Europa in West-Amerika, nahmentlich in die Provinz Paraguay abreifenden und im Jahre 1769 nach Europa zuruckkehrenden Missionarium*. Herausgegeben von Etta Becker-Donner unter Mitarbeit von Gustav Otroba, Wilhem Braumller, Universitäts Verlagsbuchhandlung, Wien, 1966, 2 volumes in 4° comportant en tout 1112 pages. (C'est l'édition de référence. On peut regretter la qualité moyenne des reproductions. Les planches sont reproduites dans leur intégralité.) Cette édition avait été précédée de la traduction en espagnol de ce texte. Les images, reproduites en couleurs y sont commentées (traduction des annotations manuscrites de Paucke), ce qui n'est pas le cas dans l'édition allemande: — *Hacia lla y para aca (Una estada entre los indios Mocobies, 1749-1767)*, traduccion castellana por Edmundo Wernicke, advertencia por Radames Altieri, 3 tomes en 4 volumes, Tucuman, Buenos Aires, 1942-1944.

Paraguay si l'édit d'expulsion (1767) ne l'avait contraint à une retraite forcée en Europe, loisirs qu'il mit à profit pour rédiger une véritable encyclopédie de la flore et de la faune de cette région inconnue du Grand Chaco et des us et coutumes de ses habitants, aujourd'hui totalement disparus : 1146 pages et 143 dessins !

Les compositions les plus remarquables sont, sans doute, celles qui accompagnent son périple d'Ollmütz en Silésie jusqu'au village de Saint Xavier dans les lointaines missions de la province de Paracuaria et la description de la vie quotidienne des Indiens Mocobis. Ce sont les plus élaborées et les plus riches en renseignements sur la vie coloniale et surtout sur les missions jésuites du «*Sagrado experimento*». C'est parmi ces planches que j'ai opéré ma sélection. Il est évident qu'elles ne peuvent donner qu'un aperçu très superficiel de l'ensemble de l'œuvre, mais elles permettront, je l'espère, de mieux percevoir l'originalité de ce «codex paraguayen», unique en son genre. Il semble probable que Paucke ait réalisé les dessins et les aquarelles qui ornent son ouvrage à partir de croquis réalisés *in situ*. Ces documents offrent, en tout cas, la garantie de souvenirs vivaces de paysages et de personnages longuement et attentivement observés.

Un bref résumé du voyage de Florian Paucke est nécessaire pour situer son œuvre graphique dans le temps et dans l'espace :

Il part en janvier 1748, s'embarque à Livourne et atteint difficilement Malaga. Les tempêtes l'empêchant de franchir le détroit de Gibraltar, il voyage à cheval en Andalousie et au Portugal jusqu'à Lisbonne. Son navire fait partie d'une flotte qui lève l'ancre en septembre. Le 30 décembre, après avoir affronté les rafales de vent du terrible *pampero* et évité les bancs de sable du Rio de la Plata, il accoste à La Colonia del Sacramento et le 1^{er} janvier 1749 il est reçu, avec d'autres missionnaires, à Buenos Aires. Il va traverser la *pampa* dans un convoi de chariots (*carretas*) et il arrive à Cordoba du Tucuman. Il doit terminer au Collège des jésuites de cette ville sa dernière année de théologie. En mars 1749, il est désigné pour aller au delà de Santa Fé dans la mission de San Javier, fondée récemment. Il y reste plus de dix-sept ans. Il repart vers l'Europe, contraint et forcé en avril 1768. Il mourra en Bohême en 1780.

Fig. 1. Costume espagnol des Espagnols d'Amérique

Bien que le récit de son voyage soit fort détaillé, F. Paucke ne fait aucune description des Créoles qu'il a pu voir ou rencontrer

à Buenos Aires, et surtout à Cordoba, où son séjour a duré plusieurs mois. Ici l'image est donc un document exclusif, elle tient lieu de commentaire. Sa valeur informative est assez mince, mais elle n'est pas négligeable.

Cette aquarelle s'apparente à deux genres fréquents au XVIII^e siècle : la collection de costumes et les tableaux dits de «*castas*» ou de «*métissages*», fréquents en Nouvelle Espagne. Dans ce genre pictural apparaissent traditionnellement le père, la mère et l'enfant issu de leur union.

Le personnage féminin présente peu d'éléments caractéristiques : la longue robe ample, dont la partie supérieure est en forme de châle croisé sur la poitrine, diffère assez peu du modèle espagnol contemporain. La même remarque peut s'appliquer aux chaussures à talons (*chapines*). Plus originale est sans doute la corbeille de fruits (sans doute des pêches qui abondaient alors dans le Rio de la Plata) posée sur la tête.

Le costume masculin, identique chez le père et l'enfant, comporte des éléments spécifiques de «*la civilisation du cheval*» : grand poncho, éperons à roulettes et lasso. Les chevaux — et les bovins — s'étaient multipliés dans la pampa depuis la première expédition coloniale de Pedro de Mendoza en 1535. On peut situer au milieu du XVIII^e siècle l'époque des premiers «*gauchos*». Dans les bourgs, comme dans la campagne, tous les hommes allaient à cheval, même les mendiants.

Fig. 2. Pêche à cheval près de Buenos Aires. Charrettes de marchandises tirées par des bœufs ; trompe de charrettes ; aiguillon ; charrette de marchandises du Paraguay

Cette planche curieuse comporte en fait deux documents distincts qui ne sauraient se comprendre sans le secours du texte qui les accompagne. Comme dans de nombreux dessins de Paucke, celui-ci comporte aussi des annotations de sa main.

a) Nous voyons ici que les chevaux servaient aussi à pêcher dans le Rio de la Plata qui était alors très poissonneux et dont les eaux étaient potables. Cette scène qu'il décrit par ailleurs avec précision bénéficie du double témoignage de l'écrit et de l'image :

En ce port de mer (Buenos Aires), lorsque la rivière est en crue, j'ai vu une pêche admirable qui se pratique avec deux chevaux.

Sur chaque monture, il y a un homme debout sur la selle. Tous deux chevauchent ainsi jusqu'à ce que l'eau dépasse la selle. Ils jettent alors leurs filets et chacun d'eux les tire vers la rive. Il est incroyable que le poids du filet ne les fasse pas tomber tous les deux! Bien que je n'aie pas vu cela de près, je pense que leurs selles sont arrangées de telle sorte qu'ils puissent bien caler leurs pieds et s'y maintenir. Lorsqu'ils pêchent à la ligne, le cheval est placé si avant dans l'eau profonde que l'on voit à peine sa tête.

b) On peut voir dans la partie inférieure du dessin que les bœufs se substituent aux chevaux pour tirer les charrettes (*carretas*) aux grandes roues que les voyageurs chargés de bagages sont obligés d'emprunter pour traverser la *pampa* et ses rivières :

Toutes les charrettes ont deux roues aussi grandes qu'une grande roue de moulin [...] Des arceaux forment une voûte recouverte de cuirs de vaches bien cousus [...] On monte dans cette cabane mobile par une petite échelle qui, pendant le voyage est attachée aux côtés de la charrette. Dans cette cabane on voyage, on dort et l'on mange.

Ces véhicules vont en caravane, accompagnés par des cavaliers. Paucke qui compose son image comme un tableau didactique, dessine la *picana*, qui est un long aiguillon en roseau qui peut atteindre les bœufs qui sont à l'avant et qui comporte une pointe de fer ou d'os. Ces *picanas* sont ornées de plumes d'autruches (*nandus*) de diverses couleurs et pourvues de grelots.

Autre instrument caractéristique, la trompe :

Les *picadores*, ou conducteurs de charrettes ont aussi une longue trompe dont ils jouent parfois, surtout la nuit, pour encourager les bœufs.

Pourvus de bois de chauffage, les voyageurs n'oublient pas d'emporter une provision d'eau, de vin et d'eau de vie. Aussi peut-on voir attachées à l'arrière des charrettes des grandes jarres ou amphores, car

dans les grandes plaines solitaires, on doit passer souvent deux ou trois jours sous une chaleur accablante sans trouver une goutte d'eau ni pour les gens ni pour le bétail. Aussi voyage-t-on généralement le soir et pendant la nuit, jusqu'à neuf heures du matin.

Pendant la journée, le bétail broute, les charrettes sont disposées en cercle pour se défendre contre d'éventuelles attaques des Indiens et pour empêcher que le troupeau ne s'égare :

Nous déjeunions à l'abri d'une longue tente. Après le repas, les Espagnols s'allongeaient sous les charrettes et se mettaient à dormir, selon leur coutume, pendant une heure ou plus. Nous les Allemands, nous n'étions pas habitués à faire la sieste, nous allions nous installer à l'ombre pour lire ou prier en silence.

Ces descriptions et ces dessins se complètent pour renseigner le lecteur sur ce qu'étaient ces voyages à travers la *pampa*, qui évoquent irrésistiblement ceux qui auront lieu un siècle plus tard dans l'ouest des Etats Unis. Même inconfort, même insécurité, à quelques détails près toutefois :

S'il fait chaud pendant longtemps, il est impossible de supporter la fournaise et la sueur sous les peaux qui recouvrent la cabane. Quand le temps est humide ou pluvieux, elle se remplit complètement de mouches et de moustiques qui ne cessent de vous piquer de jour comme de nuit [...] Peu à peu, on s'habitue à tout, sauf aux piqûres des mouches!

Fig. 3. Garde espagnole contre les Indiens

Le dessin de Florian Paucke semble hésiter entre la représentation d'éléments isolés (charrette, aiguillon, trompe) et la scène en situation (pêche dans le Rio de la Plata). Ici, bien séparés sur un plan vertical, de nombreux personnages et animaux semblent animer un tableau, certes un peu naïf, mais précis.

Le territoire qui s'étendait entre Lujan et Cordoba appartenait de fait à des groupes d'Indiens errants, aussi les Espagnols avaient-ils installé des fortins sur la route des charrettes, comme le fort Pergamino (probablement celui qui est représenté ici) où fit halte le convoi. Florian Paucke a eu le temps de faire un croquis rapide mais didactique selon son habitude :

Il n'y avait là que des Espagnols armés disposant de quelques centaines de chevaux. Le village se résumait à trois cabanes entourées d'une épaisse palissade construite avec de gros pieux [...] Il y avait aussi une sentinelle qui était assise sur une hauteur d'au moins huit brasses et qui observait de là-haut le pays alentour.

Paucke ne peut s'empêcher de se moquer du caractère rudimentaire de semblables défenses et, d'après lui, les soldats ne valaient guère mieux que le fortin.

En bas, au premier plan, Paucke dessine une rencontre fictive entre un cavalier espagnol et un cavalier indien. Il est à noter que

tous deux utilisent la même sorte de lance. L'Indien est recouvert d'une casaque faite de cuirs cousus. Quant à l'Espagnol, Paucke décrit ainsi les soldats de la pampa :

Certains étaient armés d'un fusil mais la plupart n'avaient qu'une lance. Ils ne portaient aucun uniforme. Ils étaient habillés d'une chemise que recouvrait un gilet de flanelle qu'ils appellent chaleco, des sous-vêtements qu'ils appellent calzonallos, et pas de chaussures. Ils n'avaient que des guêtres sans talons faites en cuir de bœuf ou en peau de tigre ou de daim. Ces soldats étaient obligés de parcourir chaque jour la région sur plusieurs lieues ou de chevaucher en reconnaissance.

Fig. 4. Manières de traverser les rivières au Paraguay

[En haut:] De quelle façon le missionnaire traverse la rivière sur un cuir de bœuf.

[En bas:] De quelle façon on fait traverser les charrettes dans les fleuves profonds au Paraguay.

En mars 1749, Paucke quitte Cordoba dans une charrette avec huit chevaux de selle, en direction de Santa Fe, petite ville très isolée et mal protégée. En juin, il part à cheval pour rejoindre la réduction de San Javier. Si le voyage de Buenos Aires à Cordoba avait été sous le signe du soleil et de la chaleur, les 34 lieues qui séparent Santa Fé de San Javier sont franchies sous le signe de l'eau :

Outre que notre itinéraire nous entraînait sur des chemins boueux, parsemés de flaques, dans des fondrières et des ruisseaux, le ciel nous arrosait de fortes pluies qui ne nous permettaient pas de faire sécher nos vêtements.

Accompagné de ses «chers Indiens», Florian Paucke doit traverser le rio Saladillo, gonflé par les eaux de pluie. Il nous restitue dans une aquarelle fort suggestive de quelles façons on pouvait franchir les cours d'eau dans une région où la construction des ponts ne s'avérait pas encore nécessaire :

Je fus transporté à travers la rivière sur une embarcation indienne qui était faite d'un cuir relevé aux quatre coins, de telle sorte que les côtés aient un empan de haut. Mes Indiens y disposèrent mes affaires, mon harnachement, et enfin je dus m'y installer moi-même [...] Quand tout fut équilibré et que je fus assis immobile comme une statue, un Indien attacha à la barque de cuir une petite

courroie, il se jeta tout nu dans l'eau, prit la courroie entre ses dents et se mit à nager entraînant la barque et moi-même et nous faisant traverser la rivière.

Ce procédé ingénieux, décrit par maints voyageurs (Accarette, José de Parras, etc.) sous le nom de *pelota*, n'était pas toujours très sûr, mais il était encore employé au début du XIX^e siècle, comme le montre une aquarelle de Jean-Baptiste Debret dans son «voyage pittoresque» au Brésil.

Dans son dessin, Paucke est encore plus complet que dans son texte. En effet, on peut voir un jésuite franchissant l'eau allongé sur les épaules de deux Indiens, un système de cordes permettant de faire passer les bagages, et en bas, les charrettes étroites et aux grandes roues tractées par des bœufs et poussées par des Indiens. Le paysage reste à peine esquissé mais on peut y voir, pour la première fois, deux palmiers.

Fig. 5. Jésuites de Cordoba

Cette aquarelle est amusante dans sa naïveté renforcée par les erreurs de perspective, et sans doute aussi à cause des coiffures pittoresques des élèves jésuites de Cordoba. Dans son souci du détail des costumes, Paucke dessine un personnage de dos. Voici la traduction des légendes écrites en allemand :

Elève du pensionnat jésuite; jésuite portugais avec la calotte (*cuadrado*) et le rochet; jésuite espagnol avec calotte et surplis espagnol avec calotte et surplis de cœur; élève de l'école épiscopale; élève de l'école des jésuites portant l'insigne de docteur sur l'étole et sur la calotte.

Il précise dans le texte que leur vêtement est noir et qu'il consiste en une cape cousue n'ayant qu'une seule ouverture du cou jusqu'à mi-poitrine que ferment quatre ou six petits boutons. Suivant l'importance des étoles, on peut distinguer les bacheliers, les maîtres en philosophie, les licenciés en théologie ou les docteurs.

Cordoba du Tucuman était alors une ville assez importante habitée par «un grand nombre de riches Espagnols». Elle comprenait une belle cathédrale, huit églises et six couvents. La plus belle et la plus somptueuse était celle des jésuites. Le Collège renfermait une importante bibliothèque et, en face, il y avait une Université et une résidence pour les élèves qui étaient au nombre de soixante-dix et plus.

Paucke a sans doute dessiné de mémoire le profil de la ville, car les clochers évoquent davantage ceux de Bohême que ceux du Tucuman.

Fig. 6. Manières d'ornementation des Indiens

Arrivé à San Javier où l'accueille le Père Bourges, qui sera son seul compagnon, Paucke trouve un village misérable et boueux :

Les huttes des Indiens étaient toutes en désordre et nous étions au milieu d'elles. Dans tout le village, il n'y avait pas un seul endroit qui ressemblât à une place, aucune rue n'avait été dessinée. Les huttes étaient de paille et le toit était si bas que nul ne pouvait s'y tenir debout.

Aucun dessin ne montre la mission «primitive». Peut être Paucke a-t-il voulu montrer uniquement les progrès réalisés par son ministère, tels qu'on peut les voir dans la gravure n° 13. Il consacre de nombreux chapitres aux Indiens Mocobis, du groupe des Guaycurus et l'apport ethnographique est sur ce point inappréciable.

Procédant par questions et réponses, comme au catéchisme, il nous propose sa vision des Indiens :

- Est-ce que les Indiens sont des hommes comme nous?
- Pour ce qui concerne leur âme et la conformation des membres de leurs corps, ce sont des hommes comme nous, bien qu'ils nous ressemblent peu par la couleur de leur peau, leur façon de vivre et leurs coutumes. En effet, ils ont grandi dans les forêts, en suivant leurs impulsions, sans la moindre instruction [...]. A la naissance, ils sont blancs et rouges comme les enfants européens [...]. Ils ont les yeux noirs comme du charbon et, quand ils sont adultes, ils ont de longs cheveux noirs.

Particulièrement attentif à l'ornementation corporelle des Mocobis, Paucke consacre deux planches à leur description (n°6 et n°7):

[n°6: Commentaires manuscrits:] «Manière d'ornementation des Indiens; Ustensile indien pour faire des saignées»; «Epilateur de barbe»; «Petite corne servant de tabatière».

Il souligne qu'à l'instar des Tupis-Guaranis, les Mocobis ne supportent aucun poil sur le visage, aussi s'épilent-ils réguliè-

rement les sourcils, la barbe et même les cils, «supplice qu'ils s'infligent sans manifester la moindre douleur»:

Les hommes se font tatouer trois raies, entre les yeux, au dessus du nez, deux sous chaque œil, et deux sur le côté de l'œil gauche et de l'œil droit. Ensuite, il se font tatouer le menton, de la lèvre inférieure au début de la gorge [...]. Suivant la largeur de la bouche, il peut y avoir douze à quinze traits.

Pensant que le diable ne mérite pas tous ces sacrifices, Paucke décrit le percement des lobes des oreilles et leur élargissement, la perforation de la cloison nasale traversée par un long bâtonnet.

D'autres, ont des centaines petits trous sur les deux joues [...] Ils y enfonce de toutes petites plumes de perroquets en choisissant celles qui ont les couleurs les plus vives [...] Chez les Indiens d'Amérique, c'est la coutume de se défigurer ainsi, le corps aussi bien que le visage, simplement dans le but de paraître, soit plus beaux, soit plus horribles. Je comparerais cela aux portraits du diable qui sont d'autant plus réussis en peinture qu'ils sont plus laids et plus abominables.

Fig. 7. Tatouages des Indiennes

Les commentaires manuscrits sont les suivants :

[En haut à gauche:] «Indienne tatouée sur le visage et sur la poitrine, avec les lobes des oreilles troués, sans anneaux».

[En dessous, entre les deux personnages:] «Dessins tatoués sur la poitrine».

[En haut, à droite:] «Autre Indienne avec ses anneaux»

[En dessous, à propos de l'Indien qui porte des plumes, ou labret, sous la lèvre inférieure:] «Indien avec tatouage sur le visage»

[En bas, à gauche:] «Epine à tatouer»

[En bas à droite:] «Paraguayenne experte en tatouages»

Malgré son incompréhension, voire même sa réprobation, Paucke examine et montre les différences et les originalités du monde indien. Il révèle qu'un dessin préliminaire était complété plusieurs années plus tard par le véritable tatouage sur tout le visage, les bras et la poitrine, ce qui suppose plusieurs centaines de piqûres. Il a pu constater que

les femmes souffrent un martyre encore plus grand [que les hommes] et ne peuvent supporter en une seule fois.

Après le tatouage,

ils frottent ces marques de poudre de charbon [...] Le visage est tout gonflé et la convalescence dure trois à quatre mois pendant

lesquels la femme ne doit pas manger de viande mais seulement des racines et des herbes [...] Quand l'enflure du visage a disparue, tous les points sont bien visibles et de couleur bleue sombre. C'est donc cela qui fait la beauté des Indiennes?

Le jugement du missionnaire, empreint de scepticisme, pourrait être le reflet habituel d'un ethnocentrisme inévitable, s'il n'ajoutait :

Mais je me pose la question de savoir s'il y a une différence entre une enthousiaste de la mode en Europe et une Indienne, je réponds qu'il n'y en a pas, car toutes deux sont des fantaisistes qui utilisent la laideur pour se faire belles.

Fig. 8. Cacique et sa femme

Dans cette planche, Paucke veut montrer l'aspect et la manière de s'habiller des Indiens, lorsqu'ils ne vont pas tout nus. Le dessin suit le schéma déjà analysé dans la première image, du couple et de son enfant. L'intérêt c'est que cette représentation a une valeur universelle pour le groupe Mocobi, car

Aucun cacique ne se distingue par ses vêtements, ni par sa maison, ni par ses biens. Parmi les Indiens, les nobles et les vilains ont le même uniforme, de telle sorte que personne ne peut distinguer un cacique d'un Indien ordinaire.

Les vêtements sont faits en peaux de cerf ou de jaguar qui ont été rendues flexibles par un frottement prolongé avec des coquillages :

Les hommes attachent cette peau avec une petite courroie de façon à pouvoir passer la tête ainsi que le bras droit par l'ouverture. Cette peau leur arrive généralement jusqu'aux chevilles comme une pelisse de hussard.

Les femmes portent aussi des peaux (généralement de loutres) cousues, pour se couvrir le bas du corps. Cette couverture se compose de 18 à 22 petits cuirs peints en rouge... Elles vont torse nu.

Fig. 9. Préparations alimentaires

Ce dessin aquarellé réunit plusieurs scènes de la vie quotidienne dans la réduction :

[En haut:] Femmes et enfants rassemblent des sauterelles sur un tas de paille auquel elles mettront le feu.

Dans son texte, Paucke précise :

Ils placent les grandes sauterelles ou crickets les unes à côté des autres sur une petite branche, les passent au-dessus du feu et les mangent. D'autres les tuent et les laissent sécher au soleil. Ensuite, ils les réduisent en poudre qu'ils jettent dans une marmite pleine d'eau, et en font une bouillie.

Le jésuite consacre un chapitre entier à «l'Indien vorace», s'avouant impuissant à modérer le goût prononcé de ces derniers pour la viande de bœuf préparée sur la braise : l'*asado*. Ils font aussi des réserves (le *charque*), comme on le voit sur la partie inférieure du dessin :

quand ils chassent beaucoup de gibier et qu'ils ne peuvent pas tout consommer, ils découpent en filets la viande et la laissent sécher au soleil.

On peut voir, en bas à droite, une cabane rudimentaire faite de branchage, et un enfant s'entraînant au maniement des *boleadoras* qui servent à la capture des chevaux et des autruches (*nandus*).

On constate, dans ce dessin, que Paucke avait réussi à imposer une jupe aux femmes mocobi, dont il se garde bien de dessiner la poitrine, et que les hommes portent parfois une casaque ou qu'ils vont nus, comme les enfants. Les Guaranis des missions s'étaient montrés plus dociles et portaient plus volontiers les vêtements que la morale des jésuites avait exigée.

Fig. 10. Scènes d'ivresse

[En haut:] «Vue de plusieurs cabanes du village».

[En bas à droite:] «Huit femmes préparent le maïs pour fabriquer la boisson; les vieilles femmes mâchent le *cucurus* » [maïs].

[A gauche, autour d'un récipient, des Indiens boivent de la bière de maïs. L'un d'entre eux vomit. Les Mocobis s'enivrent.]

[Au centre: Scène de pugilat.] «Comment les Mocobis se battent à coups de poing après avoir bu jusqu'à s'enivrer».

Parmi les «vices» les plus difficiles à extirper du point de vue des jésuites, l'ivresse provoquée par la bière de maïs ou de caroube, semble faire partie d'un rituel indéracinable :

- Comment sont-ils lorsqu'ils sont ivres?

- Je ne saurais les appeler hommes mais plutôt des animaux sauvages, indomptables et farouches, véritables bourriques sans raison. Rares sont ceux que j'ai vu gais. La plupart étaient furibonds et sanguinaires. Ils se rappellent alors de toutes les offenses ou injures, ils pleurent de colère, ils crient et lancent des défis [...] Souvent, ils se lèvent du sol d'un bond, courent chercher leurs flèches et leurs lances qui, heureusement, ont été cachées à temps par leurs femmes dans la campagne ou dans les bois. La mère cache ses enfants pour les soustraire à la vue de leur père qui risquerait de les assassiner...

Au premier plan, on peut voir le récipient qui contient le breuvage, fait avec une peau de bœuf ou de cervidé fichée sur quatre pieux dans lequel les hommes puisent avec une demi calebasse. Comme dans les régions andines, les vieilles femmes mastiquent le maïs et le recrachent pour le faire fermenter (la *chicha*).

Bien que la représentation du paysage, en l'occurrence la forêt, reste la partie faible, cette composition, dans sa naïveté expressive et dans son dynamisme, révèle un talent certain d'observateur et de dessinateur, surtout si l'on considère que la «spécialisation» de Florian Paucke était la musique.

Fig. 11. Chasse au tigre

Comment les Indiens tuent les tigres à coups de lance; Comment on attrape les tigres au lasso; Piège à tigre.

Dans une partie de son manuscrit consacré à l'histoire naturelle du Grand Chaco, Florian Paucke accorde une place importante au «tigre» américain ou once, ou jaguar (*yaguareté* en guarani):

Le grand nombre des tigres rend dangereux les campements nocturnes et les chemins [...]. Dans la campagne où l'herbe est rase, on n'a rien à craindre car le cheval lui échappe aisément car le tigre se fatigue vite. Il n'a pas coutume de poursuivre, c'est sa première attaque qui est puissante et acharnée [...]. C'est lorsque le voyageur est dans les roseaux qu'il est dangereux [...]. Lorsque les Indiens chevauchent dans la forêt, ils cousent ensemble deux peaux de mouton et les placent sous la selle de façon à couvrir la croupe du cheval [...]. Si le tigre attaque, il ne lui reste entre les griffes que la peau du mouton [...].

Les Indiens ne mangent pas un tigre qui a blessé un Indien, ils le coupent en morceaux et accrochent la tête au premier arbre. Il est défendu aux femmes de manger de la viande de tigre.

Cette planche est construite comme la précédente, les personnages les uns au-dessus des autres, pour simplifier, pour rendre clair, avec un souci de composition didactique et non esthétique. Paucke ne veut pas faire une œuvre artistique, il est d'ailleurs conscient de ses limites, il tient avant tout à informer le lecteur européen sur les «us et coutumes» d'un peuple de «sauvages», comme le fera aussi Martin Dobrizhoffer dans son *Histoire des Abipons* qui sera éditée en allemand, en latin et en anglais. Il est dommage que la somme d'informations du «codex de Zwettl» soit restée inconnue de ses contemporains.

Fig. 12. Palmiers

- «Palmier *atiavic*, pour construire»
- «Palmier qui produit des petites noix de coco dont la pulpe a une saveur proche de celles des noisettes. Les Indiens l'appellent *atiavic lata*»
- «Palmiers que les Indiens appellent *lachiquic*»
- «Filets dans lesquels dorment les Indiens. Ils s'appellent *jamacas*»
- [En bas à droite] «Palmier qui produit des dattes».

Le palmier, dans l'iconographie européenne relative à l'Amérique, symbolise l'exotisme, le monde d'outre-mer. Sa valeur esthétique est indéniable. Il est parfois accompagné du hamac (Gonzalez de Oviedo, Stradanus, etc...). Depuis les premières gravures sur bois illustrant les anciennes éditions des lettres de Colomb et de Vespucci, le palmier (indéterminé) a joué le rôle de signe d'un monde étrange, mais il n'a pas été considéré dans sa spécificité. Pour cela, il a fallu attendre l'ouvrage du botaniste Charles Plumier. Ici, Paucke en décrit et en dessine quatre différents. Ce n'est qu'un premier pas, remarquable dans la mesure où le missionnaire n'était pas botaniste. Certes, il est loin du compte établi par Von Martius qui en a dénombré et dessiné 400 différents au Brésil. Cependant, avec Paucke, c'est l'apparition de l'examen systématique, du refus de l'à-peu-près. Il va appliquer son système aux plantes et aux animaux les plus caractéristiques du Paraguay.

Fig. 13. Vue de la réduction de San Javier

Cette planche est l'une de celles qui montrent de la façon la plus complète, la plus détaillée, un village d'Indiens convertis

(*pueblo de indios conversos*) appelé aussi «réduction». Certes, il ne s'agit pas des mieux organisées parmi les trente que les jésuites avaient fondées dans la province de Paraguay. Moins dociles que les Guaranis qui avaient construit des villages ayant pour modèle le camp romain, les Mocobis sont pourtant sédentarisés et leurs habitations entourent l'église et ses dépendances.

Plus complexe, plus ambitieux que les dessins précédents, Paucke a voulu montrer le résultat de dix-sept années d'efforts pour évangéliser, organiser, «civiliser» ses «chers Indiens». Il a réalisé un plan intermédiaire entre la peinture de paysage, le «tableau de mœurs» et la représentation cartographique. Cette «vue aérienne» de l'espace défriché dans la forêt, au confluent de deux fleuves révèle son souci d'exactitude. En effet, on peut lire devant chaque maison le nom de son propriétaire. Il inscrit le nom de tous les caciques du village de San Javier et celui du cacique principal Cithalin. Une impeccable parade équestre de soldats, indiens pour la plupart, est inspectée, en haut, par l'alférez royal (porte-drapeau) entouré de deux cavaliers espagnols. Au centre, des cavaliers en groupes de deux. La légende dit :

Les Indiens, en formation de compagnies chevauchent vers l'alférez et montrent leur grande obéissance en présentant les lances.

Dans deux autres compositions, assez proches de celle-ci, Paucke représente des parades militaires, ce qui tend à montrer que la réussite de l'évangélisation n'excluait pas une organisation rigoureuse. Les «sauvages» désormais allaient à la messe et acceptaient une discipline prussienne.

Cette image de ce qui était pour lui un paradis perdu a dû être réalisée à partir de croquis et d'annotations. Malheureusement, Paucke ne nous dit rien sur la genèse de son œuvre.

Jean-Paul DUVIOLS
Université de Paris IV - Sorbonne

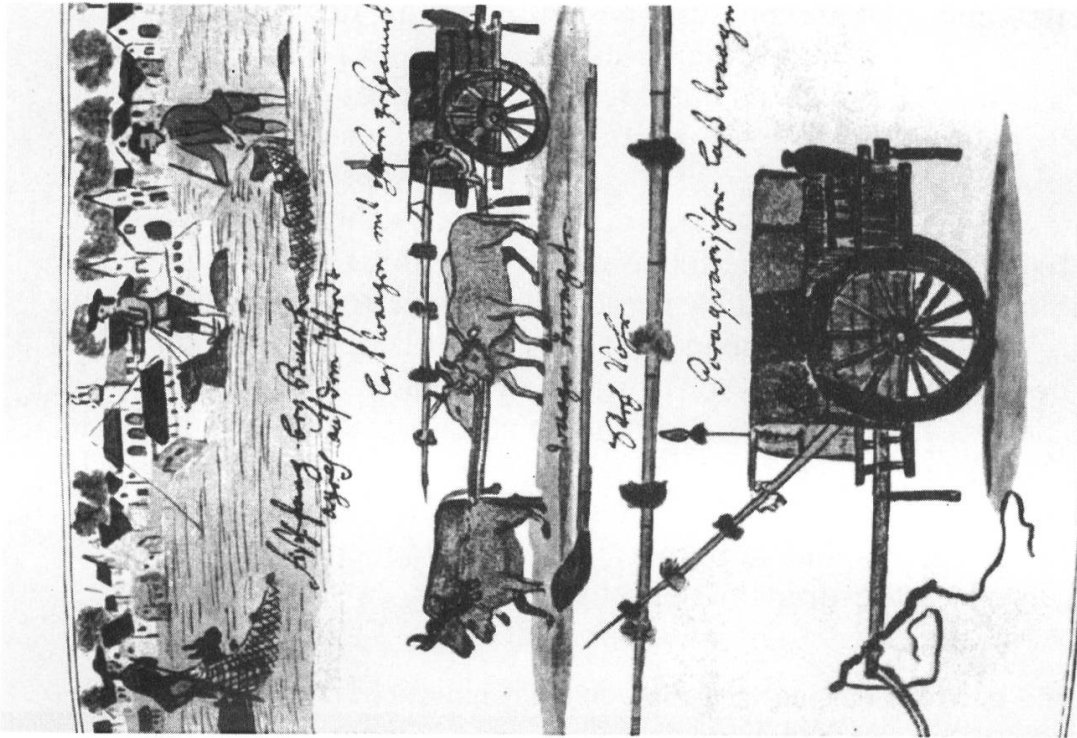


Fig. 2. «Pêche à cheval près de Buenos Aires. Charrettes de marchandises tirées par des bœufs; trompe de charrettes; aiguillon; charrette de marchandises du Paraguay»



Fig. 1. «Costume espagnol des Espagnols d'Amérique»

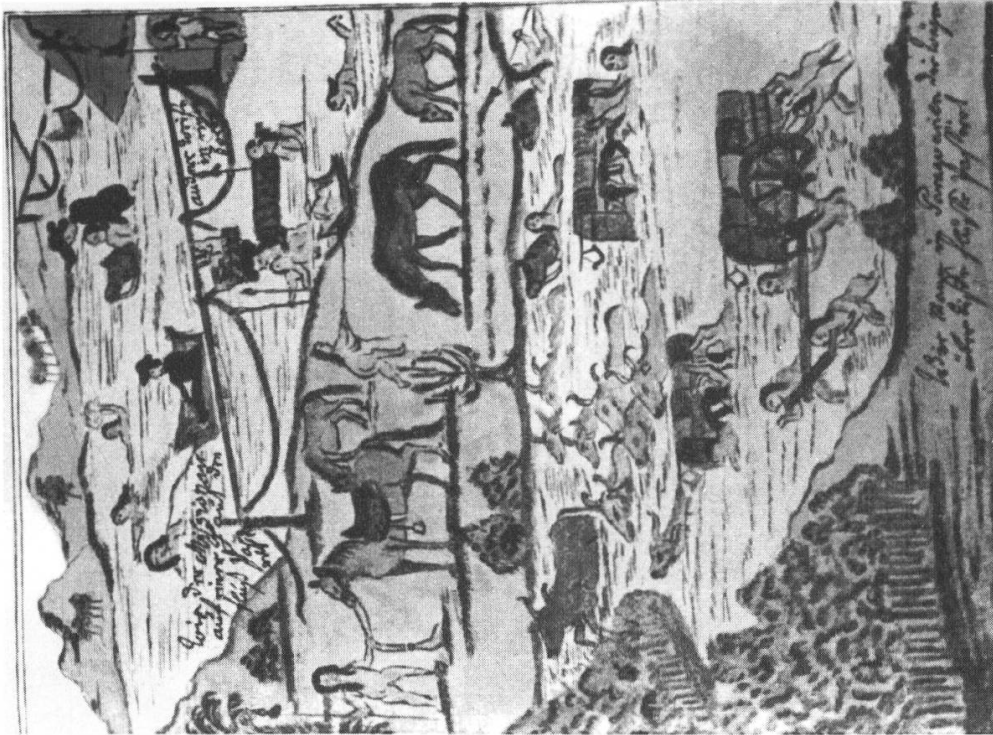


Fig. 4. «Manières de traverser les rivières au Paraguay»

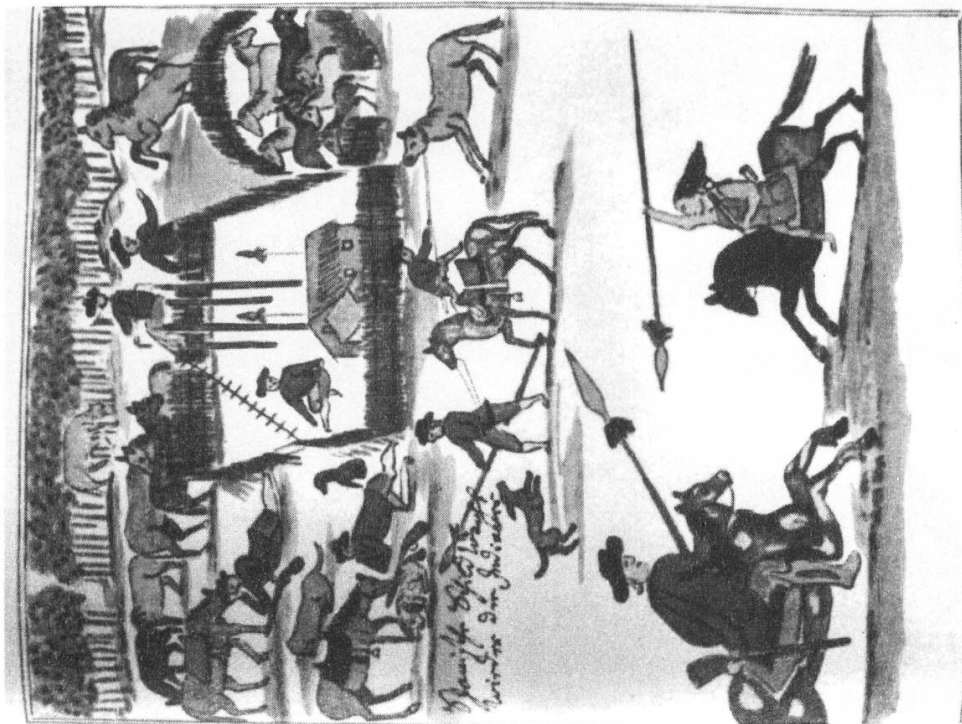


Fig. 3. «Garde espagnole contre les Indiens»

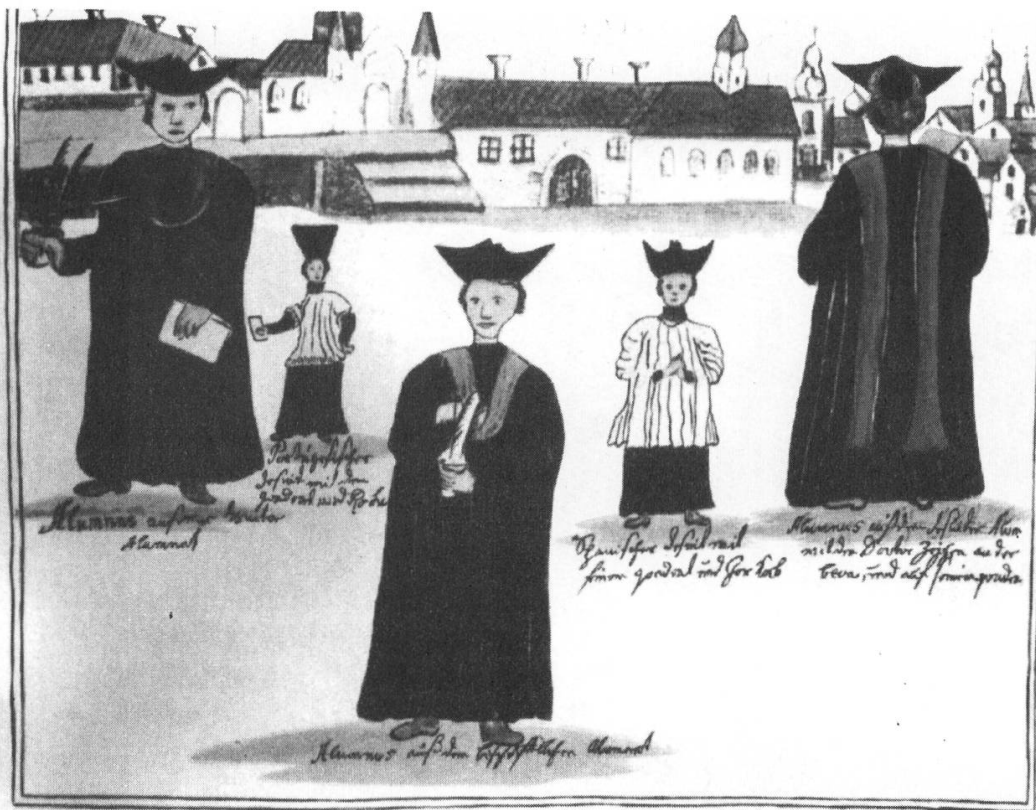


Fig. 5. «Jésuites de Cordoba»

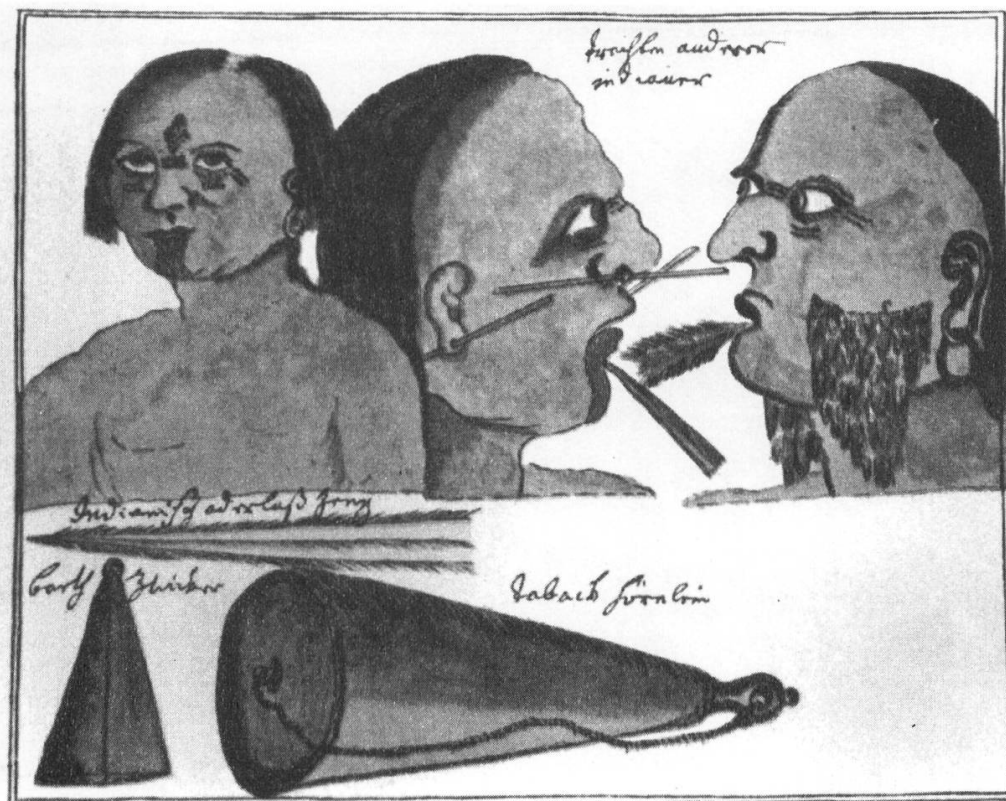


Fig. 6. «Manières d'ornementation des Indiens»

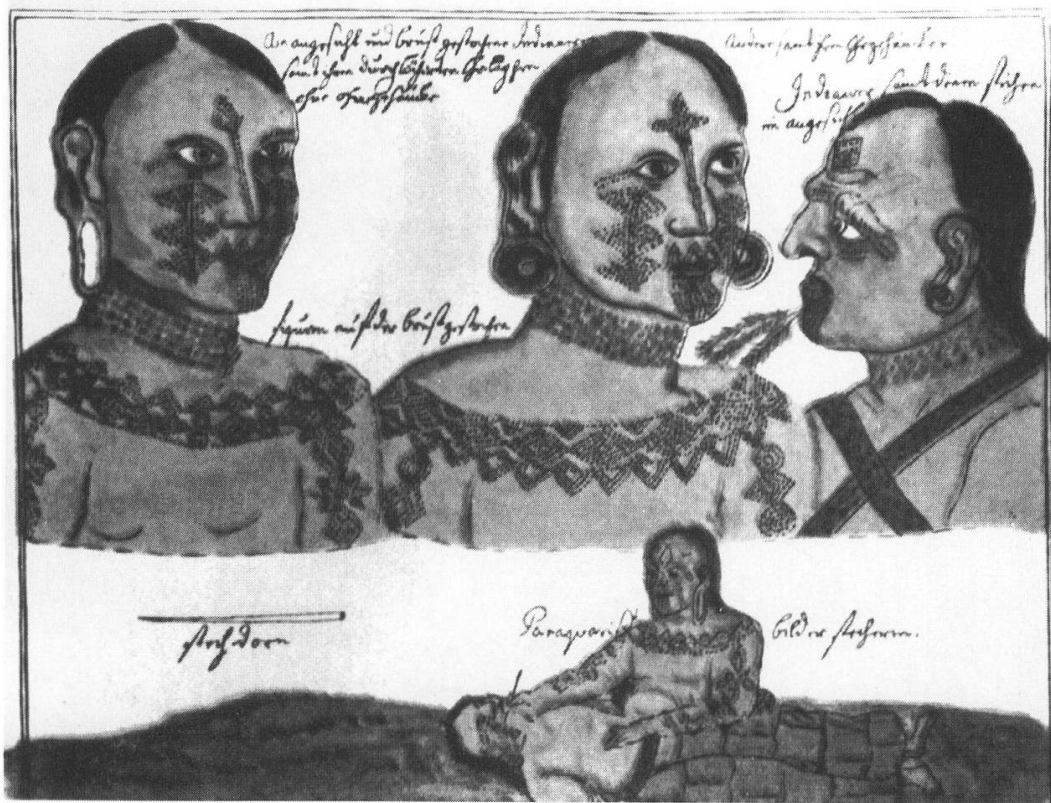


Fig. 7. «Tatouages des Indiennes»

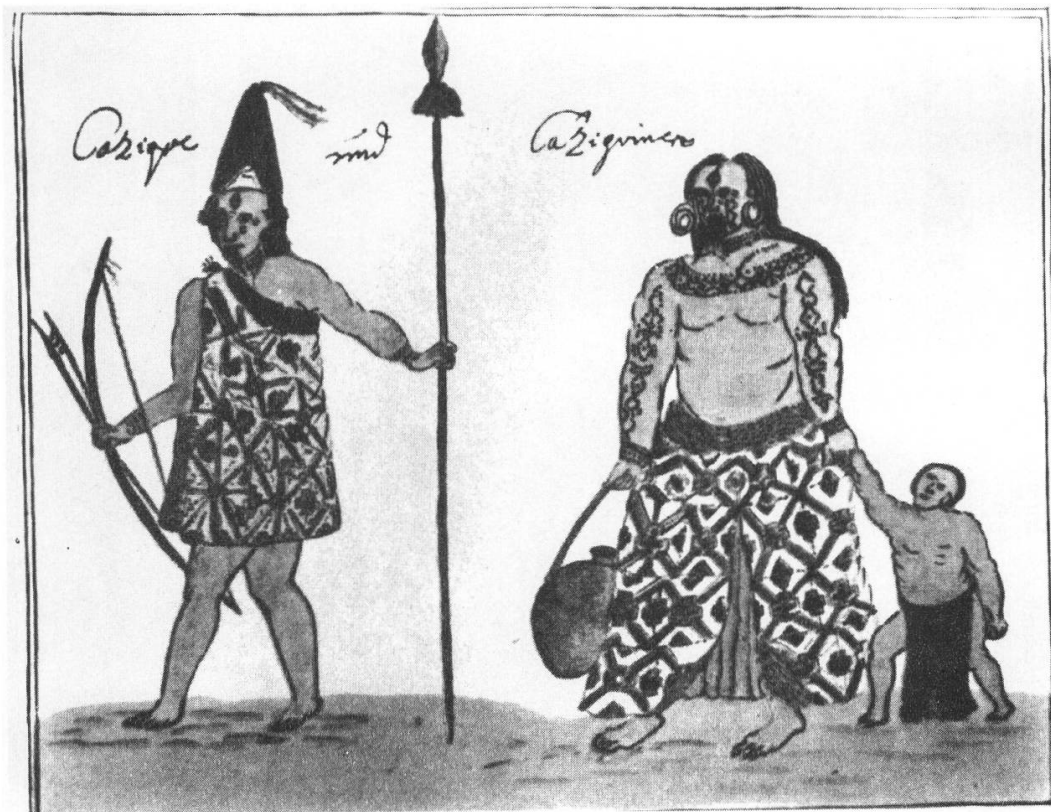


Fig. 8. «Cacique et sa femme»

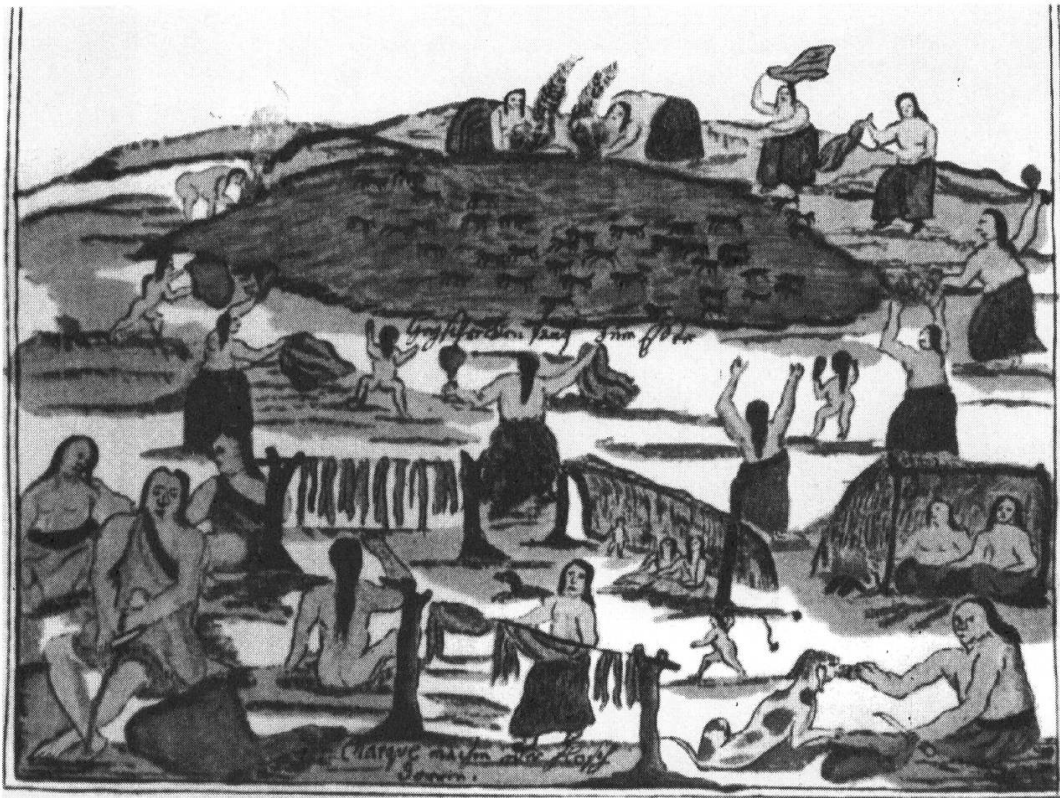


Fig. 9. «Préparations alimentaires»

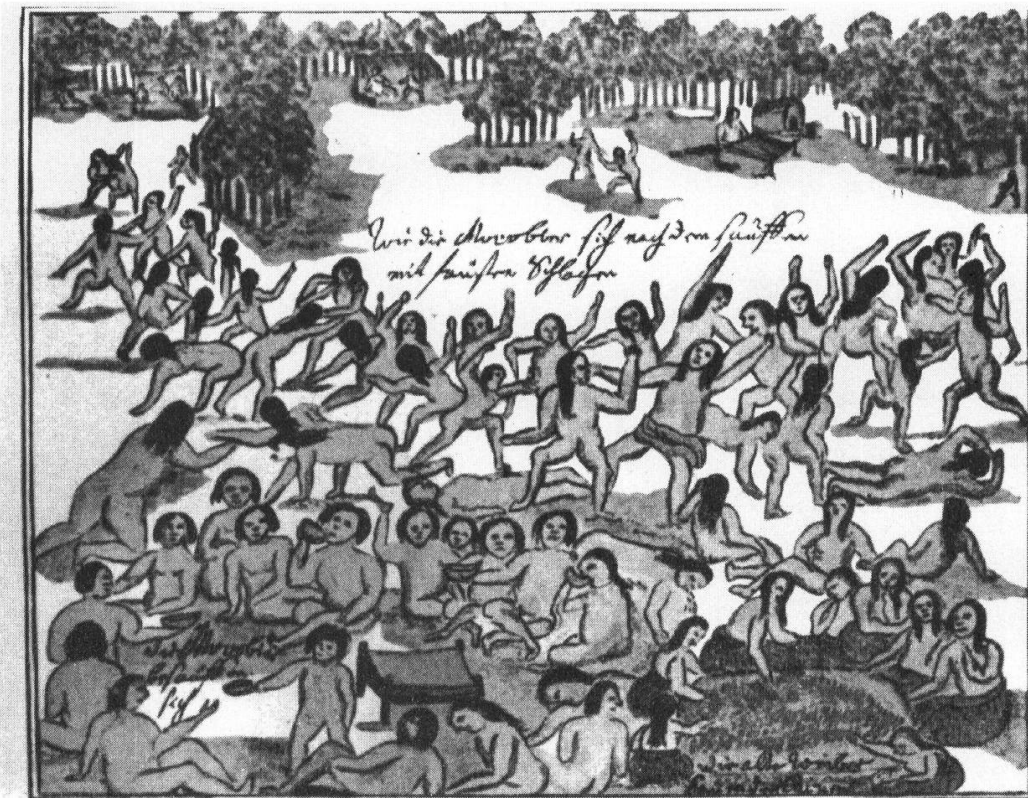


Fig. 10. «Scènes d'ivresse»



Fig. 11. «Chasse au tigre»

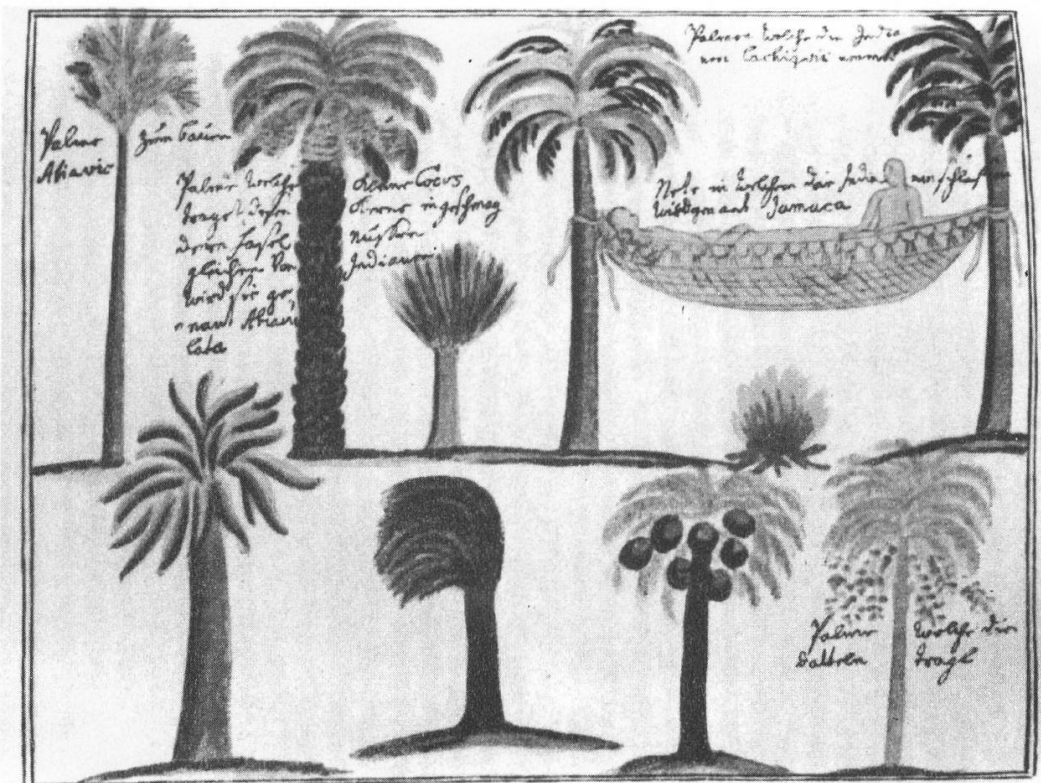


Fig. 12. «Palmiers»

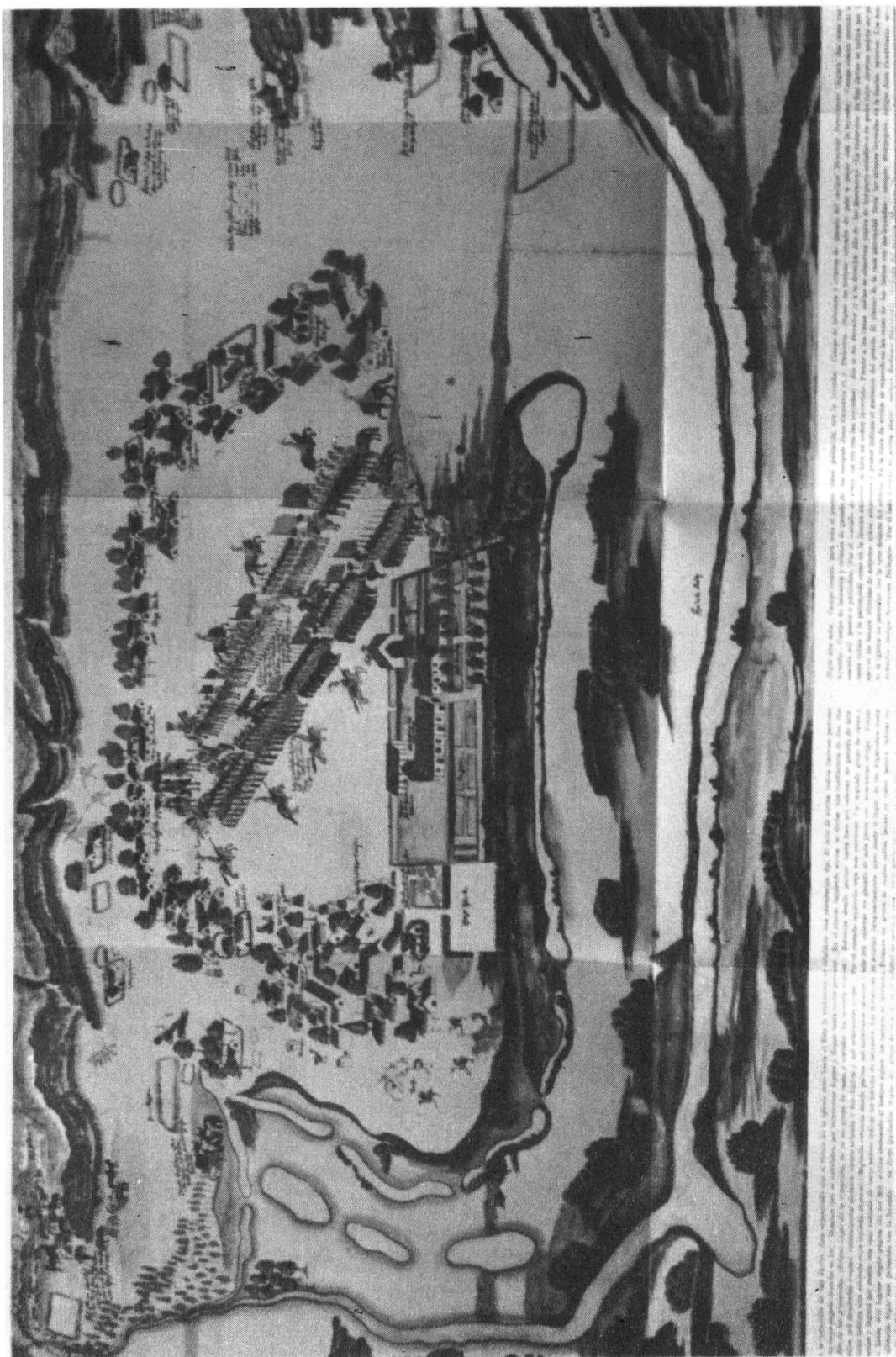


Fig. 13. «Vue de la réduction de San Javier»
(Toutes les figures sont extraites du *Codex de Zwettl*; photos J. P. Duviols.)